MARGUERITE
BLANCHARD
& FRANÇOIS
SCHEIDEGGER

Une vie rayonnante

J'étais **rejetée**, il m'a **adoptée**



Scripsi
LABEL D'AUTEURS

MARGUERITE **BLANCHARD**
& FRANÇOIS **SCHEIDEGGER**

Une VIE rayonnante

J'étais rejetée, il m'a adoptée



Scripsi
LABEL D'AUTEURS

Une vie rayonnante - J'étais rejetée, il m'a adoptée

© éditions Scripsi, 2023
Chemin de Praz-Roussy 4bis
1032 Romanel-sur-Lausanne, Suisse
Tous droits réservés.
info@bible.ch
www.maisonbible.net

Sauf indication contraire, les textes bibliques sont tirés de la version Segond Nouvelle Edition de Genève 1979
© Société Biblique de Genève

Conception de la couverture : Maelys Roth, Visuall

ISBN édition imprimée 978-2-8260-2050-9
ISBN format epub 978-2-8260-0087-7
ISBN format pdf 978-2-8260-9832-4

Imprimé en France par Sepec numérique

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos 7
Préface 11
Prologue 13
Remerciements 17

1. Difficile départ dans la vie 19
2. Défis et choix 51
3. Chemins de vie et réconciliation 81
4. Aspiration à l'engagement 91
5. Début d'une aventure 131
6. Retour au pays 171

Epilogue 189
Se tourner vers le Créateur 191

1. DÉPART DANS LA VIE

MA NAISSANCE ET MON ENFANCE

Papa travaille comme comptable-métreur dans un bureau d'architecture, qui est en même temps une entreprise générale de construction. Je nais à Payerne, en Suisse, le 10 avril 1898, un dimanche de Pâques. Mon papa aime à m'appeler depuis « sa petite pâquerette » Marguerite ! Ensuite, mes parents quittent la Suisse pour s'établir à Evian, en France voisine.

Dix-huit mois plus tard, ma petite sœur Emilie voit le jour. Maman est atteinte de tuberculose pulmonaire (maladie encore très meurtrière à l'époque), et je garde d'elle le souvenir d'une femme frêle, ayant peu d'énergie.

Du fait de sa fragilité, elle ne peut plus rester avec nous à la maison, mais va être prise en charge à l'Hôpital cantonal de Lausanne pour une longue période. Ma sœur et moi vivons cet événement avec un sentiment d'abandon. Et, de la même manière que notre maman doit quitter la maison pour l'hôpital, nous devons quitter notre nid familial pour être placées en pension à Romanel-sur-Lausanne

avec d'autres enfants. Nous ne connaissons personne et perdons nos repères, ce qui crée en nous un grand vide. Heureusement, au lieu d'être en dortoir, nous disposons d'une chambre pour nous deux, ce qui nous a permis de vivre de bons moments ensemble.

Il nous arrive bien des aventures. Un jour, nous découvrons sous notre lit un gros sac de noix. Quelle aubaine ! Nos petits doigts ont vite fait de percer la toile de jute du sac et, comme des écureuils, nous grignotons chaque soir quelques noix, avant de nous endormir. Sans trop réfléchir, nous jetons simplement les coquilles derrière le sac. Un jour, la chambre doit être balayée à fond, et les coquilles nous trahissent. Aux yeux de la maîtresse de maison, la chose est grave. Nos grands-parents sont mis au courant, et nous sommes si sévèrement grondées que nous n'avons plus aucune envie de recommencer !

Un autre souvenir demeure gravé dans ma mémoire. Devant la maison, passe le petit train appelé le LEB (Lausanne-Echallens-Bercher). L'aîné en tête, les gosses de la pension ont la fâcheuse habitude de traverser les voies dès qu'ils l'aperçoivent. En ce temps-là, les voitures sont encore rares, mais les enfants se font un malin plaisir de courir sur la route à leur approche. Du haut de mes 5 ans, je tremble de frayeur en voyant ma petite sœur Emilie s'élancer sur la chaussée malgré mes avertissements, pour suivre la bande d'enfants en riant.

Un jour, elle perd l'équilibre, tombe sur la route et se retrouve sous une voiture. Le conducteur s'arrête juste

à temps, se précipite hors du véhicule et retire la petite, heureusement saine et sauve. La prenant dans ses bras, il la porte jusque chez nous et lui fait même un cadeau pour la consoler. Je suis traumatisée, à la pensée que j'ai failli perdre ma sœur. Dans de tels moments, sans la présence réconfortante de mes parents, je n'ai personne à qui me confier.

Arrive enfin le jour où maman peut quitter l'hôpital et revenir à Evian. Toutefois, elle est encore trop faible pour que nous puissions la rejoindre toutes les deux. Nous quittons malgré tout la pension, mais de nouvelles déceptions m'attendent. Emilie va habiter chez notre grand-mère à Jouxtens. Quant à moi, je retourne à Evian, mais, au lieu de rejoindre mes parents comme je l'espérais, je me retrouve encore une fois mise à l'écart : à cause de la maladie contagieuse de maman, je suis obligée de loger chez une voisine. J'habite tout près de notre maison, mais je n'ai pas le droit de visiter maman sans être accompagnée.

Un peu déboussolée, je cherche désespérément un moyen de la voir. Un jour, à la sortie de l'école maternelle, je ne résiste pas au désir de la retrouver. Je cours lui rendre une petite visite. Bien que cela lui fasse plaisir, elle me renvoie à contrecœur. Je souffre beaucoup de cette séparation : elle me manque tellement. Je reste inconsolable, et mon cœur est brisé de la voir si malade.

Un jour, la voisine qui s'occupe de moi me prend la main et me conduit vers maman. Elle a l'air si faible. La dame m'assied au bord du lit, et maman m'entoure de ses faibles bras, puis me dit : « Tu sais, Marguerite, je vais bientôt

partir pour un très grand voyage. C'est pourquoi, pendant très, très longtemps, nous n'allons pas nous revoir. Mais sois bien sage, aime le Seigneur Jésus de tout ton cœur et, un jour, nous nous retrouverons dans la présence du bon berger pour toujours. Ce sera merveilleux ! »

C'est la dernière fois que je vois maman et je n'oublierai jamais ses paroles ! Quelques jours plus tard, je marche derrière le corbillard qui emmène son corps au cimetière. Ma vie s'écroule ; je viens de perdre la personne la plus chère de ma vie.

Ainsi, une page se tourne. Je vais avoir 6 ans ; nous sommes en avril, mais le printemps prend une allure d'automne. Emilie et moi sommes une fois de plus mises en pension, à Renens-Dessus. Je commence l'école en Suisse. Nous passons chaque dimanche chez nos grands-parents à Jouxtens-Mézery. Nous y sommes vraiment gâtées, et c'est comme un baume sur nos cœurs meurtris. L'après-midi, nous allons à l'école du dimanche chez les dames Rivier. Je me sens renouvelée en écoutant les histoires de la Bible. J'y découvre aussi de jolis chants, qui parlent du Seigneur Jésus. Cela apaise mon cœur.

PAPA SE REMARIE

Mes oreilles perçoivent des rumeurs selon lesquelles je vais bientôt avoir une nouvelle maman. Cela veut-il dire que notre petite famille sera à nouveau réunie ? Effectivement, papa se remarie, mais comment sera cette dame ? Pourra-t-elle remplacer maman ?

Rapidement, je découvre une réalité que je ne comprends pas. Il me semble que ma nouvelle mère ne m'accepte pas vraiment. Je constate qu'elle préfère ma petite sœur Emilie. Elle ne s'occupe de moi qu'à contrecœur. Mon père s'en rend vite compte, mais, pris par son travail sur les chantiers, il néglige de me soutenir. Dès lors, livrée à moi-même, je dois endurer bien des malveillances difficiles à supporter pour une enfant de mon âge. Pendant longtemps, j'en garderai un souvenir amer, mais plus tard, je pourrai heureusement pardonner entièrement.

En promenade, notre nouvelle mère se plaît à me dénigrer, parfois même devant les dames du quartier. Est-ce du fait que je ressemble tant à ma maman, qu'elle m'accable de tous les défauts possibles ? Elle est souvent méchante avec moi, me frappe, me menace de représailles, si j'en parle à papa. Suis-je de trop ?

Un jour qu'elle fait un câlin à ma petite sœur assise sur ses genoux, je m'approche timidement d'elle, dans l'espoir de recevoir un peu de tendresse. Mais elle me repousse sèchement, m'expédiant derrière la porte. Profondément blessée et révoltée par son attitude, j'empoigne alors un crayon et couvre le mur de gros traits de colère. Soudain, ma nouvelle mère surgit, armée d'un crochet à fourneau, et se met à me frapper brutalement la tête.

Pour que mon père ne voie rien, elle nous expédie au lit plus tôt que d'habitude. Ce n'est que le lendemain que papa découvre l'état de mon œil. Il me demande alors ce qui m'est arrivé, mais avant que je puisse répondre, ma belle-mère s'avance et dit que je me suis battue à l'école.

Voulant en avoir le cœur net, mon père se rend à l'école pour faire son enquête. De retour à midi, il déclare que, selon la maîtresse, il ne s'est rien passé au collège. La femme de papa rectifie immédiatement sa version, affirmant que c'était après l'école, au bord du lac, que je suis tombée sur de grosses pierres. A cause de ses menaces, j'ai peur et n'ai pas le courage de m'exprimer.

Tout cela est bien lourd à porter pour un cœur d'enfant. Aussi est-ce au cimetière que je vais raconter tous mes chagrins à maman, quand je reviens de l'école sans ma petite sœur. Je prie aussi, comme elle me l'a enseigné, disant tout au Seigneur Jésus. Je ne comprends que plus tard – à l'école du dimanche – que maman n'est pas au cimetière, mais au ciel. Je cesse alors de m'adresser à elle, pour parler directement à Dieu ; je peux ainsi vider mon cœur et déverser toute ma tristesse.

Il m'arrive aussi de désobéir. Un jour, cela me coûte presque la vie ! Je ne sais plus pourquoi je ne suis ni avec Emilie ni à l'école, mais près de la tombe de maman pour épancher ma peine. Je m'y attarde tellement que je n'ose plus me rendre en classe. Poursuivant ma fugue jusqu'au bord du lac, j'aperçois des pêcheurs. Intriguée, j'ai envie de découvrir comment ils attrapent les poissons. Aussi, je m'avance sur le ponton d'embarquement jusqu'à un petit escalier qui descend dans l'eau. Je l'emprunte, glisse sur des algues et tombe dans l'eau profonde ! Heureusement, le bon berger veille sur moi. Quelques instants plus tard, je suis repêchée par les bras puissants d'un pêcheur. Il veut me ramener chez moi, mais, en sanglotant, je lui explique

que j'ai très peur de ma nouvelle maman. Attendri, il m'accompagne jusque dans une boutique, où une gentille dame prend soin de moi. Elle me donne une boisson chaude, sèche mes larmes et mes vêtements devant le fourneau, avant de me laisser repartir à la maison. Papa est alors mis au courant de toute l'histoire par cette gentille dame.

Mon père est un véritable expert pour déceler rapidement les défauts dans les bâtiments en construction. De ce fait, ses dons sont très appréciés par les entrepreneurs. Un samedi après-midi, alors que je suis avec lui, un monsieur arrive afin de fixer un rendez-vous de chantier pour le lendemain. Le jour suivant, papa part comme convenu. Sitôt après, ma belle-mère me chasse de la maison sans raison, et elle m'intime d'aller vers mon père.

Comme j'avais suivi la discussion de la veille au sujet du rendez-vous, je cours le rejoindre. Naturellement, il ne peut pas me prendre avec lui, alors il me console et me donne un peu d'argent pour que notre belle-mère nous achète quelque chose de bon pour le goûter. De retour à la maison, elle me prend l'argent, puis, en guise de goûter, elle me chasse à coups de balai. Ainsi flanquée à la rue, je ne retrouve plus mon père et me sens perdue.

En larmes, je pars à sa recherche un peu partout. Nous sommes en automne et je suis transie de froid, sans savoir où aller me réchauffer. La nuit tombe et, tout à coup, je me retrouve devant la maison que nous habitions du temps de maman. Rapidement, je suis reconnue par une voisine qui tient un café. Elle est étonnée de me voir toute seule, en pleurs, à la tombée de la nuit. Je lui ouvre mon

cœur, elle m'écoute, me console, me donne à manger et me dit : « Ton papa doit de toute façon passer devant le café pour rentrer chez lui, alors je lui dirai que tu es là. En attendant, sèche tes larmes et réchauffe-toi près du fourneau. » Un peu plus tard, quel bonheur de voir arriver papa, qui me ramène à la maison et me met lui-même au lit ce soir-là.

LES PARENTS DE NOTRE BELLE-MÈRE

Les parents de notre belle-mère habitent en Savoie, au-dessus d'Evian, dans une petite bourgade nommée « Chez Bochet ». Nous y allons le week-end, parfois même pour quelques jours de vacances. Papa nous rejoint le samedi après-midi.

Le dimanche matin, ma sœur et moi – quoique protestantes – devons suivre la famille et les voisins à l'église Saint-Paul pour la messe, à environ une heure de marche. Nous rentrons avec une diligence tirée par des chevaux. Mon père ne vient pas à la messe. Mais un samedi, il est convoqué chez le curé du village, qui insiste pour qu'il se décide à nous faire baptiser catholiques. C'est ce que je déduis des bribes de conversations auxquelles j'assiste. Papa réagit alors avec beaucoup de sagesse devant l'obstination du curé. Il répond qu'il va m'en parler, et que moi seule pourrai décider. Ma réponse est catégorique : C'est non ! Je veux rester protestante comme maman. La

question une fois tranchée est classée, et le curé ne reviendra jamais à la charge.

Le jour où papa m'annonce que nous allons quitter définitivement Evian pour la Suisse, je suis soulagée. Je n'aime pas ces traversées du lac en bateau. Rien qu'à cette perspective, je sanglote à chaque fois de frayeur. A Evian, comme nous sommes protestants, les enfants se moquent de nous, jusqu'à souhaiter que notre bateau coule pour se débarrasser de nous. Je prends ces paroles très au sérieux. Aussi, à chaque traversée, je ressens une angoisse terrible, que personne ne parvient à calmer.

Ma petite sœur est placée chez mes grands-parents paternels à Jouxtens, et moi chez mon oncle et ma tante. Une gentille cousine de 16 ans prend soin de moi. Je retrouve ma sœur chez nos grands-parents lors des weekends.

Nous sommes en 1905. J'ai 7 ans. Avec ma cousine, nous allons à Lausanne pour admirer le début de la construction du pont Chauderon. Profitant de notre déplacement, nous passons sur le chantier des maisons en construction au chemin de Boston, dont mon grand-père était responsable en tant qu'entrepreneur. Nous sommes très impressionnées par les masses de pierres et de terre autour de ces futurs bâtiments.

La maison de mon oncle est « moderne ». Elle a l'eau courante : évidemment, seulement l'eau froide, mais pour notre temps, c'est rare ! En revanche, il n'y a ni salle de bains ni électricité. Nous sommes éclairés par des lampes à pétrole que nous devons remplir chaque matin avec des

burettes. Pour bien éclairer, la mèche doit être « mouchée » tous les jours. Au-dessus de la table de la salle à manger pend une lampe avec une magnifique suspension que j'admire beaucoup. Dans le corridor, une applique à tube, constamment alimentée de gaz, diffuse sa pâle clarté. Je suis tellement heureuse dans cette maison !

Mon bonheur ne dure pas longtemps. A regret, je dois quitter mon oncle et ma tante, chez qui je me sens si bien, pour retourner vivre avec ma belle-mère. Nous sommes à nouveau en famille, cette fois à Montreux, où mon père a trouvé du travail. Ma sœur et moi allons à l'école aux Planches, et la grammaire devient alors ma bête noire. Comme les progrès dans le monde de la construction vont bon train, la nouvelle maison que nous habitons est équipée d'électricité. C'est un immeuble à plusieurs étages, et l'appartement, agrémenté d'un grand balcon, est très plaisant.

Mais, un après-midi, en rentrant de l'école, nous trouvons la porte close. En attendant le retour de ma belle-mère, nous nous amusons à glisser le long de la rampe des escaliers. Au deuxième étage, mes jambes se prennent dans les barreaux de la balustrade, et – boum ! – je bascule dans le vide, et tombe dans la cage d'escalier. Le choc est si violent, qu'il me laisse inconsciente sur le carreau. Une voisine me porte chez elle, en attendant le retour de mon père. Le médecin appelé d'urgence, après m'avoir auscultée, constate avec soulagement que je n'ai rien de cassé, mais ordonne un repos complet. Papa me veille toute la

nuit en m'appliquant des compresses froides sur la tête. J'ai une grosse commotion.

Après une semaine au lit, un matin, j'entends un gros bruit dans la rue. Ma belle-mère pénètre brusquement dans ma chambre et me raconte qu'un des garçons habitant au deuxième étage est tombé du balcon et qu'il a été tué sur le coup. Puis elle ajoute méchamment : « C'est bien dommage que ce ne soit pas toi qui sois morte, plutôt que lui. » Il devient alors évident que, pour elle, je suis de trop. Aussi, la semaine suivante, je supplie mon père de me laisser aller à l'école, bien que je sois encore très faible.

Nous arrivons à Noël. Nos grands-parents viennent passer quelques jours avec nous et nous gâtent énormément. Ils comprennent bien vite que je suis malheureuse et décident papa à venir habiter plus près de chez eux. Nous voilà donc embarqués dans un déménagement de plus. Nous quittons Montreux pour Prilly.

La maison est encore plus moderne, avec une baignoire dans la buanderie au sous-sol, et l'eau qui se chauffe dans la chaudière à lessive, au feu de bois ! Nous sommes quatre locataires dans la maison et, à tour de rôle, nous nous partageons la baignoire et la buanderie. L'appartement est chauffé par un calorifère installé dans le corridor. Notre belle chambre avec balcon est un véritable point d'attraction. Un jour, je m'en souviens, nous apercevons, par-dessus la balustrade, des rats qui se promènent de jour sur la chaussée, le long d'une canalisation ouverte. A partir de cette découverte, je commence à cacher tous mes restes de repas pour aller nourrir les rats. Nous nous amusons

follement, ma sœur et moi. Mais un jour, hélas, papa nous « attrape » en flagrant délit avec nos amis les rats. Il nous gronde sévèrement et nous interdit de recommencer. Nous nous amusions pourtant si bien ! C'est vraiment à regret que nous lui obéissons.

Dans ma nouvelle école, la maîtresse fait une prière avant de commencer la classe, et cela me frappe. Cela me rappelle le temps extraordinaire où maman venait prier au chevet de mon lit pour confier à Dieu tout ce qu'elle avait sur le cœur. J'y réfléchis longtemps, puis un jour, je demande à ma sœur si sa maîtresse prie aussi avant de commencer la classe. Oui, me répond-elle, en récitant la prière que sa maîtresse fait chaque matin. C'est alors que je lui propose que nous aussi, chaque soir, nous disions à Dieu dans une prière tout ce que nous avons sur le cœur. Elle est d'accord, et à partir de ce jour-là, tous les soirs à tour de rôle, nous prenons l'habitude d'ouvrir notre cœur à Dieu en priant à genoux devant notre lit.

Un soir, papa (qui devait avoir écouté derrière la porte) entre dans notre chambre pour m'offrir un petit Nouveau Testament. J'en suis ravie. Du fait qu'en hiver, nous sommes souvent dans notre chambre, je commence à en faire la lecture à ma sœur. Je la fais asseoir en face de moi, comme à l'école, et je lui explique les récits comme le faisaient les dames Rivier à Jouxtens-Mézery, le dimanche après-midi. J'en ai gardé un si bon souvenir que je n'ai jamais oublié tout ce que j'y ai reçu.

Je ne suis pas une très bonne élève, mais malgré cela, ma maîtresse m'aime bien. Elle me donne parfois un petit

bisou. Connaît-elle ma situation ? Un jour, après s'être entretenue avec papa, elle lui propose une activité extrascolaire pour moi, durant la pause de midi, pour échapper en partie aux malveillances de ma belle-mère. Elle lui dit : « Une dame cherche justement quelqu'un pour s'occuper de ses enfants en bas âge. J'ai pensé qu'elle pourrait faire l'affaire. » Mon père accepte, et c'est ainsi que j'ai le privilège d'aller habiter avec la famille du juge de paix de Prilly.

Au contact d'une véritable famille, avec un père et une mère qui s'aiment l'un l'autre et qui aiment leurs enfants, je peux d'autant mieux mesurer le vide affectif de mon cœur. Par contraste, maman, partie si tôt, me manque encore plus. Je souffre cruellement de ce manque d'affection. De plus, je n'ai plus les consolations que m'apportait mon petit Nouveau Testament, car il a mystérieusement disparu. Est-ce encore un tour de ma belle-mère ?

Je manque aussi à papa. Un jour, il vient me chercher pour que je retourne habiter à la maison. Ce n'est plus le même immeuble qu'à Prilly. Pendant mon absence, la famille a déménagé près du collège de Prélaz, à l'avenue de Morges… Et un petit frère du nom de Louis est né. Malheureusement, cela n'a pas changé les sentiments de ma belle-mère envers moi. Mais je sais que mon papa m'aime tendrement ; il me le démontre souvent, et cela allège beaucoup mon cœur.

Un jour, en fin de journée, il vient me chercher chez ma grand-maman à Montétan. Tout en cheminant, il me pose beaucoup de questions. Pour la première fois, je peux enfin lui exprimer la vérité sur tout ce que j'ai caché depuis

Une vie rayonnante

MARGUERITE BLANCHARD & FRANÇOIS SCHEIDEGGER

Aux prises avec des questions existentielles, confrontée à la perte, à la maltraitance et au rejet, la jeune Marguerite apprend très vite à affronter l'adversité, à renoncer à une vie familiale paisible et à se positionner face à des adultes abusifs. Où trouver du secours ? A qui se confier ?

C'est finalement la rencontre avec son Créateur qui va changer le cours de son existence et inaugurer pour elle une vie totalement nouvelle, remplie de rebondissements et d'aventures au service des autres.
Un témoignage porteur d'espoir et plein de vie !

A l'adolescence, Marguerite Blanchard, suissesse d'origine, était condamnée par la médecine qui ne lui donnait plus que quelques mois. Elle a vécu finalement une riche et longue existence qui a eu un impact décisif sur la vie de bien des personnes.

CHF 15.90 / 14.90 €
ISBN 978-2-8260-2050-9
9 782826 020509

Scripsi
LABEL D'AUTEURS